

Peuple sans frontières

par Dimitri Beck

Polka magazine #3, novembre 2008 – janvier 2009

La plupart du temps mal-aimés et rejetés, les 10 millions de Roms européens sont depuis des siècles victimes de préjugés, de malentendus et d'exclusion sociale. En juillet 2008, par exemple, les autorités italiennes ont mené des opérations de prise d'empreintes digitales des adultes et des enfants dans des camps. Cette politique ségrégationniste a fait d'ailleurs polémique lors du premier sommet sur les Roms, organisé par la Commission européenne à Bruxelles le 16 septembre. Il y a eu aussi la publication de cette photo des corps de deux filles roms, mortes noyées, sur une plage italienne, entourés de vacanciers. Pour une fois, l'indignation est médiatisée. Pendant six ans, le photographe danois Joakim Eskildsen, accompagné de sa femme écrivain Cia Rinne, est allé à la rencontre des Roms sur leurs terres, souvent isolées, en marge de la société.

Personne ne débarque par hasard à Hevesaranyos. Les visiteurs sont bien rares. Ce village, lové au coeur d'un paysage de collines au fin fond du nord-est de la Hongrie, termine une route unique entourée de forêts. L'hiver y est rude et le thermomètre tombe facilement à - 20 °C. Pourtant, c'est bien dans cette contrée perdue que commence le voyage de Joakim Eskildsen sur les terres des Roms. Rue Violette, exactement. «Je suis tout de suite tombé amoureux de cet endroit», se souvient-il. Le charme des lieux est suranné. Les petites maisons au confort précaire offrent «juste l'essentiel». L'eau est tirée du puits et l'on se chauffe au bois. Ce coin de campagne semble si fragile au milieu d'une nature imposante. Ses habitants vivent au rythme des saisons. Un ami hongrois de Joakim lui a parlé de ce village rom isolé. En janvier 2000, il l'y accompagne. L'accueil, amical, se fait chez Magda Karolyné, autour d'un café brûlant. L'intérieur est surchauffé. Quelle n'est pas sa surprise de recevoir un photographe danois chez elle... Et plus encore d'entendre qu'il est prêt à vivre parmi eux pendant plusieurs mois. «Mais il n'y a rien à y faire, s'étonne-t-elle. Pourquoi vouloir venir ici?» Joakim ressent les choses sans se les expliquer encore. Le parfum authentique de la rue Violette l'envoûte. Depuis ce café chez Magda, son intérêt pour les Roms n'a cessé de grandir. Et l'idée de faire un livre s'impose comme la colonne vertébrale d'un grand projet photographique Joakim Eskildsen ne réalise pas de reportages pour la presse. Il définit son travail comme «clairement du documentaire». A l'heure d'Internet et du flux continu d'informations, il préfère le contact direct avec la nature et gère son temps comme s'il était extensible. Il voyage intensément, en quête de coups de coeur pour des endroits magiques. A 36 ans, il sait ce qu'il veut: «Je ne peux pas photographier si je ne suis pas pris par mon sujet.» Depuis 1989, Joakim parcourt ainsi toute l'Europe pendant des mois. Seul au départ, puis avec sa compagne, Cia Rinne, écrivaine finlandaise. Comme des oiseaux voyageurs, ils se posent là où les vents les portent. En 1998, le couple atterrit en Afrique du Sud, peu après l'abolition de l'apartheid. Plusieurs mois durant, ils partagent le quotidien d'une famille noire à la campagne et dans un township. Ils en reviennent avec une image forte: «Les différents groupes, noirs, blancs, indiens... (en Afrique du Sud, les gens se définissent en fonction de la couleur de leur peau) vivaient chacun dans leur monde, sans réellement se connaître tout en étant voisins. De retour en Europe, nous avons pris conscience que les choses n'étaient finalement pas si différentes chez nous. Surtout, nous avons réalisé que nous avions notre propre apartheid à l'égard des Roms.» Et cela depuis des siècles déjà.

Les premières traces écrites de l'arrivée des Roms en Europe remontent au XIVe siècle. Très tôt, ils ont mauvaise réputation. Accusés de tous les maux, ils sont affublés des pires qualificatifs : pillards, criminels, porteurs de maladies, espions... Au fil de leur enquête, Joakim et Cia découvrent à quel point les Roms ont été traités comme des citoyens de seconde zone au cours de l'Histoire. «Les gens les haïssaient. On autorisait leur assassinat. Ils étaient condamnés à vivre en forêt ou à fuir... Toutes ces images ont progressivement marqué la société civile et sans doute l'inconscient collectif.» Les souverains et le pouvoir politique en général punissent souvent les groupes qui échappent à leur contrôle. Le pire peut se produire, comme ce génocide, programmé par les nazis pendant la Seconde Guerre mondiale, qui a fait 500 000 morts et des dizaines de milliers de disparus. Joakim incrimine la peur de la différence: «La méconnaissance est responsable de la persistance des vieux préjugés envers les Roms.» C'est avec l'espoir de combattre les clichés que le couple s'est donné le temps de réaliser son projet. Grâce aux soutiens financiers de différentes fondations et institutions scandinaves, ils ont, pendant six ans, parcouru sept pays (Hongrie, Inde, Grèce, Roumanie, France, Russie, Finlande), rencontré des dizaines de groupes de Roms. «Dès le départ, notre but était d'ouvrir les yeux, de surprendre, d'intéresser l'opinion publique au sujet des

Roms.» Joakim insiste : «Ce n'est pas un travail sur les pauvres. Les gens que je photographie sont bien souvent des personnes que j'admire ou dont j'espère apprendre quelque chose». L'accent est donné sur des groupes de gens riches de leur diversité et de leurs relations humaines. Dans ses images, Joakim parle de solidarité et de cette disponibilité que les Roms s'offrent entre membres d'un même groupe, «ce que nous oublions souvent dans nos cultures occidentales». Optimiste de nature et doux rêveur à ses heures, il a la force du naïf qui ne doute pas. «J'aime croire que mon travail contribue à ce que les gens se questionnent sur eux-mêmes, leur manière de vivre et qu'il suscite un intérêt pour les Roms, afin de mieux les connaître, de les comprendre... et finalement de les respecter. »

En photographe averti, Joakim sait qu'il n'y a pas de regard objectif. Il parle plutôt d'approche honnête. « Il est important de suivre son cœur et de prendre son temps afin d'éviter de reproduire les clichés. » Bien avant lui, le photographe d'origine tchèque Josef Koudelka s'est imposé maître en la matière à la sortie en 1975 de son livre «Gitans, la fin du voyage ». «Koudelka s'intéresse sincèrement aux gens. Il ne se soucie guère de la réaction du public. Il fait ce qu'il aime, suit ce qu'il ressent et son regard est très personnel. » Joakim est de ce bois. Il ne se contente pas de photographier les paysages et les gens, il entre chez eux, pénètre leur intimité. On sent qu'il y est invité. Rien n'est volé. Il reste pudique et respectueux de ses hôtes. Il photographie les intérieurs, les objets personnels et les photos de famille, collecte avec délicatesse ces détails, ces «petits riens» qui pourtant en disent bien plus, lorsque l'on s'y attarde, sur les gens eux-mêmes et leur mode de vie. En cela, la photo de Joakim se transforme en un authentique témoignage sociologique à l'image de l'Américain Walker Evans (1903-1975), père du réalisme documentaire. A une différence près: là où Evans consigne avant tout un document, Joakim pousse au paroxysme l'esthétisme de ses images. Il suffit de tourner les pages de son livre, «The Roma Journeys» (Voyages roms) pour en prendre conscience. Des photos panoramiques en noir et blanc, poétiques, donnent le rythme des chapitres et rendent plus flatteuses et éclatantes les photos couleur. Le photographe Danois ne se contente pas de cet effet de présentation. Il retravaille soigneusement ses images dans son atelier. Encore et toujours, jusqu'à l'obsession. L'artiste en lui retouche les teintes et personnalise les lumières. Une fois les négatifs scannés, il ne compte pas le temps passé sur l'ordinateur pour obtenir le meilleur de ses photos, «peignant» de véritables fresques. Cette magie de la patte de l'artisan, il l'a découverte dès l'âge de 14 ans. Avec son frère aîné, il développe ses propres tirages en chambre noire. C'est la révélation. Il prend conscience qu'il peut créer sa propre réalité, quelle lumière, quel temps, quelle personne feront partie de son monde. Plus tard, la découverte de l'école des arts et du design d'Helsinki l'enthousiasme au point qu'il s'installe en Finlande. Joakim n'oublie pas de s'en servir sur le projet des Roms. Il confectionne des carnets de croquis composés de dessins et de photos, comme un carnet de voyages. «Après chaque séjour, j'en réalisais de nouveaux avec des photos que je sélectionnais et imprimais en petit format 6 cm x 7 cm. C'était à la fois un bon moyen de faire une première sélection de mon travail et de voir la réaction des gens sur mes images. Voir leurs "cousins" d'autres pays intéressait beaucoup les Roms. Ils nous posaient des questions sur leur manière de vivre. Nous devenions des ambassadeurs, des passeurs entre des communautés éloignées et souvent étrangères les unes aux autres. Et, du coup, nos hôtes nous invitaient souvent à rester chez eux.» L'autre précieux sésame de Joakim s'appelle Cia. Sa femme. «Elle parle onze langues dont le romani qu'elle a appris sur le terrain. Elle ne les parle pas toutes parfaitement, avoue-t-il, mais assez bien pour communiquer facilement avec tous ceux que nous rencontrons en voyage. » Au-delà, «l'accueil a toujours été chaleureux et les gens ouverts.» Ils ont bien eu quelques mauvaises surprises: «Dans un campement en Thrace, au nord de la Grèce, le responsable local était furieux à l'idée que nous savions qu'ils étaient roms. En fait, leur communauté s'était déclarée "musulmane", ce qui leur permettait de bénéficier de meilleurs traitements et de droits dans une société grecque assez discriminatoire à leur égard et à celle d'autres minorités.» Les conditions de vie de certains groupes ont impressionné le couple. En Russie, à Oboukhovo, près de Saint-Petersbourg, des Roms venus d'Ukraine se sont établis en plein cœur de la forêt. Au lendemain de la chute du Bloc soviétique, ils ont eu le choix entre vivre sous la tente ou rester dans leur maison en dur en Ukraine sans travail ni nourriture. Autre endroit, autre réalité en Grèce, à Nea Zoi, près d'Athènes. Situé dans une décharge, un campement de fortune est régulièrement rasé de façon illégale à coups de bulldozers sur ordre de la municipalité, pour renaître quelques centaines de mètres plus loin. Et personne ne défend ces Roms livrés à eux-mêmes, qui ignorent leurs droits. «Les Gadjés [les non-Roms] pensent qu'ils aiment ce mode de vie et que cela fait partie de leur culture. Mais personne ne veut vivre ainsi. Aucune culture n'a pour modèle ce mode de vie précaire. Il est le résultat d'une politique discriminatoire générale et d'une législation anti-Roms, vieille de cinq cents ans.» De la même manière, contrairement aux idées reçues, Cia rappelle que «la plupart des maisons sont incroyablement bien rangées et propres, que l'on soit dans un appartement en Finlande, une caravane en France ou dans une cabane en Russie.» Le

manque d'éducation et l'analphabétisme cantonnent les nouvelles générations à l'exclusion. «Si les Roms bénéficiaient des mêmes droits que n'importe quel citoyen, tient à préciser le photographe, ils s'en sortiraient la plupart du temps tous très bien, comme tout le monde.» Même si Joakim et Cia font une pause après la publication de leur livre, ils ne peuvent pas arrêter ce travail. «Etrangement, le plus dur n'est pas de continuer ce projet, confie Joakim, mais plutôt de prendre la décision de dire: "Maintenant, ça suffit".» •